

nant d'une façon plus attentive, on retrouvait la vie et comme une dernière trace de jeunesse dans son regard spirituel et dans le léger pli qui fronçait le coin de sa bouche. De cet examen on pouvait aisément conclure que, par l'expérience ou les chagrins, M. Ermel était plus vieux que son âge, mais qu'il était plus jeune par l'intelligence et par le cœur.

La pièce où il se trouvait ressemblait à tous les cabinets de notaires en province ; il était assis dans un fauteuil de cuir, devant une grande table de travail couverte de liasses de papiers ; des deux côtés de la cheminée, à laquelle il tournait le dos, des étagères en bois de noyer renfermaient, dans des cases d'égal dimension, des cartons carrés, peints en vert, garnis d'un anneau de cuivre, et dont chacun portait une étiquette : Notariats : Hypothèques. — Ventes. — Baux à ferme. — Testaments. — Contrats de mariage, etc. — Vis-à-vis, dans une bibliothèque assortie aux étagères, se pressaient de massifs in-folio, remplis de jurisprudence et de poussière.

Le seul objet qui attira l'attention était un rideau de soie noire qui occupait presque toute la cloison parallèle à la fenêtre, et qui paraissait recouvrir quelque meuble ou quelque tableau de prix.

En entrant dans le cabinet du notaire, l'inconnu ôta sa casquette de voyage, décarta le collet de son paletot, et l'on put alors voir un homme de trente à trente-cinq ans, d'une beauté admirable, mais sinistre. Ses yeux bruns, son teint basané, ses cheveux de jais, ses traits fortement accusés se seraient mieux accommodés peut-être des habits des pêcheurs corcés que de ses habits de dandy. L'expression de son visage était mâle, presque dure ; son sourire, en découvrant ses dents blanches sous ses lèvres rouges et un peu grosses, avait quelque chose d'effrayant.

Au moment où il parut devant M. Ermel, celui-ci le regarda avec une attention inquiète, pareille à un pressentiment. On eût dit qu'en examinant le nouveau venu, il sentait peu à peu s'éveiller de lointains et pénibles souvenirs ; mais celui-ci ne lui donna pas le temps de s'y reconnaître :

— Maître Calixte Ermel, lui dit-il brusquement, je suis Simon d'Arrioules : vous avez connu mon père, vous en souvenez-vous ?

Le notaire tressaillit : son pâle visage se teignit d'une rougeur subite qui se dissipa aussitôt pour faire place à une expression de terreur.

— Simon d'Arrioules ! vous ! dit-il d'une voix tremblante ; puis il ajouta : Et peut-on savoir ce qui me vaut l'honneur de vous recevoir ici ?

— Oh ! ne le devinez-vous pas ?

— Pas encore, reprit M. Ermel, qui avait l'air de chercher, mais qui devinait.

— Quoi ! vous voyez entrer chez vous un homme qui se nomme d'Arrioules, et vous ne comprenez pas qu'il doit y avoir près d'ici un autre homme qui s'appelle Varni !... Ah ! maître Ermel ! je vous croyais moins oublieux ou plus clairvoyant !

— Il est donc vrai ! murmura le notaire accablé.

— Oui, reprit Simon ; dans une demi-heure, moins encore peut-être, Charles de Varni sera devant vous, à la place où je suis.

— Et que vient-il faire ?

— Vous êtes son notaire, vous êtes son ami ; il vient vous demander ses fonds et vous demander un conseil.

— Mais il y a bien longtemps que M. de Varni n'a plus mis le pied dans cette ville ; il n'y connaît plus personne ; ces fonds,

qu'il avait laissés entre mes mains, je les lui faisais passer à Florence, à Rome, en Suisse, à Madrid, partout où le transportent cette humeur nomade, ces goûts d'artiste qui semblaient du moins devoir le dérober à sa destinée. Je croyais... j'espérais ne jamais le revoir !

— Oui, mais il est venu un jour où je me suis rappelé que j'avais une tâche à accomplir et que je trouverais ici un homme pour me seconder : cet homme, c'est vous ; ce jour, celui-ci !

— Ainsi donc cet argent ? ce conseil ?

— Oh ! monsieur Ermel, entre vos complices on joue cartes sur table, et je ne prétends rien vous cacher : cet argent, c'est pour me le confier, à moi qu'il croit son meilleur ami ; ce conseil, c'est pour savoir s'il doit épouser une fille perdue, qu'il croit ma sœur. En d'autres termes, l'argent, c'est pour sa ruine ; le conseil, c'est pour son malheur.

— Mais comment les choses sont-elles arrivées jusqu'à-là ? dit le notaire avec une surprise mêlée d'épouvante.

— Voici. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de la mort du vicomte de Varni, le père de Charles ?

— Si je m'en souviens ! s'écria M. Ermel, dont la pâleur s'accrut encore. Si je me souviens de l'événement qui a laissé dans ma vie sa funèbre et ineffaçable empreinte !... Ah ! il y a de cela vingt-cinq ans, et il me semble que c'est hier. M. de Varni habitait alors son château de Maleraygues, dans les Cévennes ; une grande chasse aux loups devait réunir les propriétaires d'alentour, et, comme ami de la maison, j'étais invité : je me disposais à partir, le soir même, pour Maleraygues, et je m'occupais, dans ce cabinet où nous sommes, de mes apprêts de chasse et de départ...

— Lorsque vous vîtes entrer, interrompit Simon, un homme d'une physionomie énergique et sombre, qui vous dit : Je suis Jérôme d'Arrioules ; il faut que vous me présentiez à M. de Varni, et que je fasse partie de la chasse...

— Ah ! c'est cela même, balbutia le notaire avec une émotion qui semblait raviver pour lui tous les fantômes du passé ; je compris aussitôt que Jérôme avait un dessein sinistre : hélas ! ne savais-je pas de quel héritage de haine et de vengeance nous étions chargés tous les deux ? Je l'interrogeai, je le suppliai, je me jetai à ses genoux ; il fut inflexible, et à mes questions, comme à mes prières, il n'opposa que ces seuls mots : Il faut que vous me présentiez à Maleraygues ; je vous l'ordonne au nom de la vicomtesse de Varni. Alors j'essayai de pénétrer à Jérôme ce qu'il y avait d'affreux, de criminel dans cette succession meurtrière ; dans cette hérédité sanglante, qui, après tant de pleurs et de sang versé, nous enchaînait encore ; je lui dis que des générations et des années avaient passé sur cet épouvantable souvenir ; que le crime dont nous étions les vengeurs avait été largement expié ; que nous devions désormais laisser reposer, dans le pardon et dans l'oubli, ces trois noms, ces trois familles, liées par un pacte infernal : les Varni, pour être victimes ; les d'Arrioules, pour être bourreaux ; les Ermel, pour être instruments ; je lui ai dit tout cela avec des sanglots dans la voix, avec des gestes suppliants ; je le priai comme on prie l'homme dont on attend un arrêt de vie ou de mort ; un instant je me crus sauvé...

— Mais lui, interrompit encore Simon d'Arrioules, il vous prie alors par les bas, comme je vous prends aujourd'hui, et vous entraînant, comme je le fais, vers ce rideau noir, il tira ce cordon de soie, et le rideau, en se repliant comme en ce moment, laissa à découvert le portrait de Clotilde de Varni.

Tout en parlant, M. d'Arrioules, joignant l'action à la parole